

De la nécessité du mensonge

ESSAI – Romancier et critique fécond, Mario Vargas Llosa donne quelques conseils pour penser la fiction. **PAR CLAUDE ARNAUD**

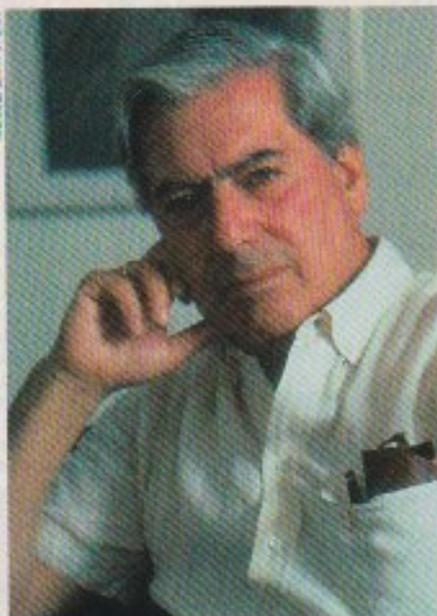
Personne ne doute que l'obélisque de la Concorde ait été taillé par des mains d'homme ni que les toiles du Louvre aient été composées par des peintres aguerris. Le roman qu'on lit, en revanche, et plus encore le film qu'on voit donnent souvent l'illusion de formes consubstantielles à la vie, enregistrées par un stylographe expert ou une caméra habilement placée.

Romancier fécond (« La tante Julia et le scribouillard », critique pénétrant (« L'orgie perpétuelle », sur Flaubert et « Madame Bovary »), Mario Vargas Llosa n'était pas le plus mal placé pour dire à un apprenti romancier combien il est nécessaire de penser la fiction avant d'espérer la faire vivre. Rien de plus concerté en effet que cette pyramide de mensonges qui suppose le pouvoir de doter des personnages, des animaux et même des choses d'une vie propre, mais aussi de les introduire dans une durée souple, dilatable à volonté, véritable pâte à pain littéraire. L'intuition psychologique et l'acuité du regard ne suffisent pas : le style

lui-même peut se changer en un vernis glaçant ; l'écrivain doit aussi être architecte, avec cette souplesse propre au rêveur qui fusionne deux appartements en un, transplante la Défense en plein océan, fait marcher un mort récent dans une cité toltèque.

Vargas Llosa a de brillants passages sur le niveau de réalité où s'ancre tout roman – du naturalisme respectueux au fantastique le plus débridé – comme sur la palette d'identifications induite par son narrateur – qu'il dise « je », « tu », « il », « nous » ou « vous ».

Mieux, l'ancien candidat à la présidence péruvienne a ce pouvoir, situé aux antipodes de la politique, de faire sentir à quel point la création d'êtres de papier, tout comme leurs frères et sœurs de chair, suppose d'énergie, de soins et d'intelligence. Comparant leur emprise, dans le corps du romancier, à celle du ténia, Llosa rend tangible l'abnégation quasi maternelle de leur créateur. Car un roman n'est jamais si bon que lorsqu'il laisse croire que ses héros ont été engendrés par la vie même et que les niveaux de réalité qu'ils traversent, comme autant de couches de nuages, relèvent de la météorologie. ■



Mario Vargas Llosa

« Lettres à un jeune romancier », de Mario Vargas Llosa (Gallimard, coll. « Arcades », 143 pages, 79 F).

Du même auteur, « Jolis yeux, vilains tableaux », pièce traduite de l'espagnol (Pérou) par Albert Bensoussan (Gallimard, coll. « Le manteau d'Arlequin », 69 pages, 75 F).